



«J'écris pour amuser» :

le palais des miroirs

d'Arnon Grunberg

En octobre 2005, Arnon Grunberg (° 1971) a donné, à Bruxelles, une conférence intitulée «Les identités juives en Europe», dans laquelle il déclarait que le noyau dur de l'identité juive est constitué d'irrationalité, de pure impuissance, d'autodérision et d'un «vide qui a intérêt à le rester». L'orateur est un jeune écrivain néerlandais qui n'a pas fini ses études secondaires à Amsterdam, qui, au début des années 1990, a fait mille métiers tout en écrivant - non sans succès - des textes pour le théâtre et en jouant des petits rôles dans des films de promotion et d'entreprise.

Ce fils d'un père décédé après une longue maladie et d'une mère rescapée de la Shoah, a fait son entrée en littérature en 1994 avec le roman *Blauwe Maandagen* (Lundis bleus) (1), dont le personnage principal s'exprime avec peu de respect aussi bien sur son père mourant que sur la Shoah. Arnon Grunberg refuse d'être rangé dans la catégorie de ceux qu'on appelle «La deuxième génération d'écrivains juifs», nés après la deuxième guerre mondiale de parents qui ont survécu aux camps de concentration. Il refuse pareillement d'être assimilé à ces jeunes écrivains néerlandais qui, à l'instar de Douglas Coupland dans son roman *Generation X*, se sont appliqués l'étiquette de *Generatie Nix* (Génération Rien). Il a cependant, durant une brève période, fait partie d'un groupe d'écrivains qui gravitaient autour de la revue *Zoetermeer*, fondée en 1994 par Ronald Giphart et Joris Moens. Mais il n'a pas tardé à s'éloigner de ces chroniqueurs de tendance postmoderne et amoraliste. *Blauwe Maandagen*, roman très remarqué par la presse et consacré d'emblée par un prix littéraire, est un antibildungsroman dont le héros - qui porte le même nom que l'auteur - se détache progressivement de son milieu juif orthodoxe dans un processus qui n'épargne ni son père (qui a un problème de boisson), ni sa mère (aux prises avec un traumatisme concentrationnaire).

New York

En 1995, Arnon Grunberg s'installe à New York, où il obtient un diplôme de courtier. Il écrit pour le respectable journal néerlandais *NRC Handelsblad* et, sous le pseudonyme de Yasha - son deuxième prénom -, il tient une rubrique dans une revue de télévision. Dans son deuxième roman *Figuranten* (1997), le narrateur, Ewald Krieg, est domicilié à New York où il exerce le métier de

courtier. Ewald Krieg dit de lui-même qu'il est «âpre au gain». Il fait un retour sur sa jeunesse, sur l'époque où il voulait devenir acteur et où il passait des auditions pour l'école d'art dramatique d'Amsterdam et celle de Maastricht, mais sans succès. De cette époque il a pourtant gardé un ami un peu plus âgé que lui, Michaël Eckstein, surnommé Broccoli, et son amie argentine Elvira, qui a fait un début de carrière au cinéma dans son pays d'origine. A Amsterdam, dans la maison des parents de Broccoli - qui vivent eux-mêmes le plus souvent en Suisse -, les trois amis font ménage à trois, partageant leurs rêves de succès cinématographiques et leur lit. Broccoli et Elvira partent pour Hollywood dans l'espoir de concrétiser leurs rêves mais Ewald Krieg reste encore six ans à Amsterdam, puis il part pour New York et tente, en vain, de retrouver ses amis. L'intrigue de *Figuranten* n'est qu'une suite d'anecdotes insignifiantes racontées par le héros avec une retenue mélancolique. Dans la vie des personnages de Grunberg, les scènes absurdes, assaisonnées de gags pour amadouer le lecteur, se succèdent au rythme accéléré des images d'un film. Ewald Krieg réapparaît sous les traits d'un écrivain new-yorkais de vingt-six ans dans *De Heilige Antonio* (Saint Antoine), publié au printemps 1998 comme livre-cadeau offert traditionnellement aux lecteurs néerlandais dans le cadre de la Semaine du Livre. En même temps que cet opuscule paraît aussi *De troost van de slapstick* (La Force consolatrice des gags), un recueil de ses essais parus dans différents journaux et revues entre 1993 et 1997.

Ces essais mettent en lumière les idées de Grunberg sur l'écriture. Écrire, c'est distraire, détourner l'attention des misères humaines, donner aux lecteurs l'occasion de s'identifier à des héros de roman. «Ce qui fait vivre une histoire, ce n'est pas le contenu, mais la manière de la raconter», affirme-t-il avec conviction, et il ne faut pas écrire avec pitié sur les êtres humains mais avec commisération. «L'important dans les livres, ce n'est jamais que l'histoire soit réelle ou non, mais que le lecteur croie qu'elle est arrivée réellement. Le lecteur a droit à cette illusion», déclare-t-il dans un bel essai sur Marnix Gijzen (1899-1984), un auteur flamand qui, comme Grunberg de nos jours, avait porté ses pénates à New York.

Une forme supérieure d'être

Comme il l'a déclaré lui-même dans une interview, l'écrivain Arnon Grunberg est un illusionniste: «Écrire, c'est pour moi faire l'artiste de variétés. J'écris pour amuser.» Le titre de son troisième roman, *Fantoompijn* (Douleur fantôme, 2000) (2), nous rappelle le caractère illusoire et fictif de toute histoire. Le personnage principal de *Fantoompijn*, Robert Mehlman, est de surcroît un écrivain schizophrène pour qui les limites entre monde fantastique et monde réel se sont effacées, ce qui le confine dans un isolement total. Il ne trouve de point d'appui que dans l'acte de mettre sur le papier, de traduire en paroles ce qu'il considère comme sa réalité.

Il écrit un livre de cuisine littéraire *De Pools-joodse keuken in 69 recepten* (La Cuisine judéo-polonaise en soixante-neuf recettes) qui provoque des remous lors de sa parution en Allemagne. Avec l'argent que lui rapporte son livre, il fait le tour du monde en compagnie de son amie Rebecca, appelée aussi *Het Lege Vat* (Le Tonneau Vide), mais de retour chez lui, à New York, il

vit avec sa femme dans un désaccord grandissant. *Fantoompijn* est la douleur d'un personnage de roman qui perd totalement le contact avec la vie et la réalité; ce qu'il retient, c'est le vide et une sensation de manque. En 2000, *Fantoompijn* est primé du prestigieux prix AKO, mais Grunberg ne se présente pas pour le recevoir, jugeant que «être présent par la simple force des mots et non physiquement est une forme supérieure d'être».

Marek van der Jagt

2000 est aussi l'année où paraît *De geschiedenis van mijn kaalheid* (L'Histoire de ma calvitie) (3). L'auteur de ce livre est censé être Marek van der Jagt, qui vit et travaille à Vienne. Le personnage principal est un jeune paumé dont la mère collectionne les amants et s'inquiète peu de son fils. Le père est un homme tyrannique qui, par principe, rosse ses enfants une fois par mois. L'auteur raconte d'une manière hilarante l'échec du personnage principal à la fois comme poète et comme amant, échec qui est la cause de sa calvitie précoc. Marek van der Jagt obtient pour *De geschiedenis van mijn kaalheid* le même prix littéraire pour débutants qui avait déjà été décerné à Arnon Grunberg pour *Blauwe Maandagen*. D'entrée de jeu, on soupçonne que Marek van der Jagt et Arnon Grunberg ne font qu'un. En 2002, des mathématiciens italiens soumettent les textes à une analyse électronique et montrent, preuves formelles à l'appui, que les textes de Marek van der Jagt et ceux de Arnon Grunberg ont été écrits par la même personne. Cela n'empêche pas Arnon Grunberg de poursuivre la mystification en publiant un deuxième roman sous le nom de Marek van der Jagt. *Gstaad 95-98* est l'histoire de François Lepeltier, fils d'une chambrière et d'un client de l'hôtel où elle travaille. Après avoir cherché à survivre dans des rapports presque incestueux avec sa mère, François s'autoproclame sauveur dans un monde fantasmagique qu'il a créé de toutes pièces et déploie une imagination débridée dans la poursuite de son plaisir pour finir comme le «monstre de Gstaad».

Sous son hétéronyme, Grunberg publie encore deux essais: *Monogaam* (Je suis monogame) (4), assaisonné, comme d'habitude, de bons mots et d'aphorismes, sur l'essence de l'amour, et *Otto Weininger, of bestaat de Jood?* (Otto Weininger ou le juif existe-t-il ?, 2005). Otto Weininger est un philosophe juif (1880 - 1903) qui s'est donné la mort quelques mois après la parution de sa thèse de doctorat, *Geslacht en Karakter* (Sexe et caractère), dans laquelle il justifie l'antisémitisme en s'appuyant sur des arguments pseudoscientifiques, ce qui lui valut l'honneur discutabile d'être le seul juif cité pendant le Troisième Reich. Dans une postface, Arnon Grunberg déclare que ce livre sera le dernier écrit de Marek van der Jagt.

Le côté sombre de l'existence

Entre-temps, Arnon Grunberg continue à écrire sous son propre nom. En 1999, il publie un recueil de poèmes intitulé *Liefde is business* (L'Amour, c'est du business), une tragicomédie en vers

libres sur l'amour entre un écrivain et une prostituée. Le point de vue philosophique sous-jacent est que l'existence humaine est une prime de consolation pour les survivants.

Rotterdam, capitale culturelle de l'Europe, lui demande d'écrire une variante de *L'Éloge de la folie* d'Érasme. Arnon Grunberg s'en acquitte avec brio dans *De mensheid zij geprezen. Lof der zotheid* (Gloire à l'humanité. L'éloge de la folie, 2001). Le résultat est un plaidoyer pour l'être humain, qui, selon Grunberg, se définit par le plaisir et la cruauté. A sa manière bien connue, c'est-à-dire à grand renfort d'exagérations et de litotes, d'arguments bidon peaufinés avec un tel art qu'ils prennent l'allure de raisonnements valables, et de commentaires ironiques et extrêmement secs, il tente de convaincre le lecteur du fait que le monde est un théâtre et les humains de simples marionnettes.

Absurdité, atrocité, douleur et tragédie ont été les ingrédients de l'œuvre de Grunberg dès son premier roman, *Blauwe Maandagen*. Grunberg oriente le projecteur langagier de préférence sur le côté sombre de l'existence humaine, rappelle avec insistance à ses lecteurs que, dans la vie, il n'y a pas de grand bonheur, il n'y a qu'une grande douleur et que «la vie est un échec temporaire et la mort un échec définitif». Cette citation est tirée de *De asielzoeker* (L'Oiseau est malade, 2003) (5), roman de Grunberg récompensé en 2004 par le prix AKO, quatre ans à peine après *Fantoompijn*.

Dans l'intervalle, il a encore écrit *Het aapje dat geluk pakt* (Le petit singe qui prend le bonheur) (6). Un diplomate néerlandais, Jean-Baptiste Warnke, le deuxième homme à l'ambassade de Lima, répond à tous les clichés de l'homme qui a réussi: il a une femme charmante qui a aménagé leur villa avec beaucoup de goût, deux filles adorables, un travail qui lui laisse beaucoup de temps libre et les coudées franches pour rendre le monde un peu moins calamiteux. Mais un jour, il rencontre dans un café Malena, une jeune Péruvienne qui l'ensorcelle et l'implique, à son insu, dans la préparation des attentats de *Tupac Amaru*. Elle lui recommande de ne pas aller à la réception de Noël donnée à l'ambassade du Japon. Ce jour-là, des dizaines de diplomates furent pris en otage et retenus pendant des mois. Cependant l'absence, parmi eux, de personnel diplomatique néerlandais met la puce à l'oreille des autorités de La Haye. Malena, qui faisait partie des preneurs d'otages, meurt durant l'assaut de l'ambassade japonaise par l'armée du président péruvien Fujimoro. Warnke voit son cadavre à la télévision. Sa carrière est brutalement brisée, et aussi sa vie. Une autre histoire qui se déroule aussi à Lima est offerte en annexe du livre. Elle est tirée de *Grunberg rond de wereld* (Grunberg autour du monde, 2004), un recueil de 97 récits de voyages qu'il avait écrits pour le *NRC Handelsblad*.

Dans *Het aapje dat geluk pakt*, le lecteur trouve des observations ironiques sur le mariage, la famille et la société, les chevaux de bataille de Grunberg. L'auteur a donné une plus grande envergure à ce genre de personnage principal qui s'efforce toujours de faire son possible pour autrui même si cela doit le conduire à sa propre perte, dans *De Joodse Messias* (Le Messie juif, 2004) (7). Le personnage principal de ce passionnant roman est Xavier Radek, un jeune homme originaire de Bâle, dont le grand-père a été un officier SS convaincu et jusqu'au-boutiste. Quoiqu'il ne soit pas juif lui-même, il se donne comme mission de consoler les juifs. Il veut prendre des leçons de yiddish chez le fils du rabbin, Awromele, pour pouvoir traduire avec lui

Mein Kampf en yiddish. Awromele pousse Xavier à se faire circoncrire, ce qu'il fait avec des conséquences presque fatales. Après être passés par Amsterdam, Radek et Awromele, qui ont une liaison homosexuelle, arrivent en Israël, où Radek devient ministre-président. Son gouvernement est aussi cinglé que toute sa vie précédente. A la fin, le genre de salut porté par le messie juif se révélera être la destruction totale.

A l'automne 2006, Arnon Grunberg a publié un roman qui a pour titre *Tirza*, du nom de l'un de ses personnages principaux. Tirza est la fille de Jörgen Hofmeester, un homme qui a pour ainsi dire tout perdu: son emploi, sa femme, les fonds qu'il avait investis. Lors d'une fête d'anniversaire de sa fille, qu'il éduque de façon surprotectrice, il découvre qu'elle a un petit ami, Choukri. Hofmeester le surnomme Atta parce qu'il ressemble furieusement au terroriste kamikaze Mohammed Atta. *Tirza* est le type même de l'histoire d'un père déboussolé, à la logique tortueuse, vivant dans le monde de l'après-onze septembre. La critique s'accorde à reconnaître en ce roman, qu'elle juge dangereusement séduisant, un des meilleurs de l'année 2006 en langue néerlandaise.

L'œuvre littéraire d'Arnon Grunberg est un palais des miroirs, cette attraction foraine où jadis on pouvait se perdre et se retrouver sous toutes sortes de déguisements. Grunberg ne cesse de proposer aux lecteurs un de ces miroirs qui lui renvoie une image de sa vie futile et destructrice, faite d'illusions et de désespoir.

Joris Gerits

Professeur de néerlandais à l'«Universiteit Antwerpen».

Adresse: Uitbreidingstraat 208, B-2600 Berchem.

Traduit du néerlandais par Anita Concas.

Bibliographie:

Septentrion, XXIX, n° 4, 2000, pp. 73-75 et XXXII, n° 4, 2003, pp. 68-70.

Notes:

(1) Paru en français aux Éditions Plon en 1999. La traduction est de Tina Hageman.

(2) Paru aux Éditions Plon en 2003. La traduction est d'Olivier van Wersch-Cot.

(3) Paru chez Actes Sud en 2003. La traduction est d'Anita Concas.

(4) Paru chez Actes Sud en 2005. La traduction est d'Anita Concas.

(5) Paru chez Actes Sud en 2006. La traduction est d'Anita Concas.

(6) Traduit par Anita Concas pour Actes Sud. Pas encore paru.

(7) La traduction française (Olivier van Wersch-Cot) est en préparation pour le compte de l'éditeur Héloïse d'Ormesson.